

# GRAFFITIART

Art Contemporain Urbain | Urban Contemporary Art



#82

AVRIL/MAI  
2025

MURMURE  
NILKO & AROE  
SORTWO  
SOZYONE  
VANCE

COLORS BY FARID RUEDA  
LE PALAIS DE TOKYO - RAMMELLZEE  
L'ART URBAIN EN ASIE



# MURMURE

« L'art d'être engagé.  
C'est ce qui caractérise notre travail. »

INTERVIEW / EMMANUELLE DREYFUS

Quand Paul Ressencourt débarque sur les bancs de l'école des Beaux-Arts de Caen, il a déjà rencontré le graffiti et l'engagement. De son côté Simon Roché n'est jamais allé fraterniser avec la rue mais pratique le dessin avec un talent certain, qui tape dans l'œil de son futur acolyte. Ils ne se sont plus lâchés depuis, trouvant le bon équilibre pour mettre en image des sujets politisés mais avec décalage, humour et poésie. De leurs premiers collages à leur première exposition en 2017, jusqu'à faire l'affiche de l'*Urban Art Fair* en 2025, le duo a su imposer son style réaliste teinté d'ironie et sort en avril sa première monographie aux éditions Alternatives qui met justement l'accent sur leur approche sensible de l'engagement.

**Le nom Murmure évoque une forme de discrétion, un bruit sourd, est-ce une volonté ?**

**Paul :** C'était le nom de mon projet de diplôme. L'objectif était de créer une marque, et j'avais choisi de concevoir une agence de communication. En cherchant un nom, Murmure s'est imposé naturellement, car cela évoque plein de choses dans l'art comme dans la communication. C'est quelque chose qui s'immisce discrètement, qui s'installe en douceur mais avec force. Quand on a monté l'agence de communication – qui existe toujours – , on a décidé de conserver ce nom parce qu'il correspondait parfaitement à notre manière d'aborder le public.

**Simon :** Notre démarche a toujours été de privilégier l'évocation subtile plutôt que l'affirmation frontale. On cherche à traiter des sujets sérieux – qu'ils soient sociologiques, écologiques ou économiques – de la manière la plus poétique. L'idée, c'est de créer un décalage, un twist qui capte l'attention et invite à la réflexion sans heurter.

**Votre travail s'est d'abord construit autour du dessin, pour quelles raisons avez-vous adopté la pierre noire ?**

**Paul :** La pierre noire s'est imposée naturellement comme une évolution du dessin traditionnel. Très vite, notre manière de dessiner s'est affinée, notamment avec la série *Garb-age*. À cette époque, on a expérimenté la manière noire. C'est une technique de gravure qui consiste à partir d'un fond noir et à révéler la lumière en polissant la surface. On a appliqué ce principe au dessin,

en travaillant non plus par ajout, mais par soustraction, ce qui a donné un modèle très réaliste notamment sur les sacs plastiques et les drapés.

**Simon :** Le dessin c'est un fil conducteur, un élément indissociable de notre démarche. Dès le départ, notre objectif était de faire du dessin pour aller les coller dans l'espace urbain. Ernest Pignon-Ernest ou Pejac, sont des artistes qui nous ont influencés. Avec l'expérience et après différents tests, on s'est rendu compte que la pierre noire était la technique la plus adaptée pour la rue pour deux raisons principales. D'abord, elle permettait d'obtenir un noir intense, essentiel pour assurer la lisibilité et l'impact visuel de nos dessins en extérieur. Ensuite, elle offrait une flexibilité de formats, notamment pour de grandes impressions.

**Pourquoi intégrez-vous de plus en plus de la couleur ?**

**Paul :** Pendant longtemps, il n'y avait aucune envie de rentabilité financière sur notre travail artistique car il y avait l'agence de communication. On faisait ce qu'on avait envie, on ne se posait jamais la question de savoir si cela plaisait ou si c'était vendable. Et en 2017, nouveau challenge car on a commencé à nous solliciter pour faire des expositions, cela a changé notre approche. Au lieu de le réfléchir juste pour la rue, on s'est retrouvé plongé dans le marché de l'art confronté à de nouvelles problématiques, le fait de faire des petits formats, pour plaisir aussi. La couleur arrive naturellement. Un jour après un mur, on s'est dit qu'on allait teinter nos noirs comme les premiers océans *Garb-age*. Des petites





touches de couleurs sont arrivées. Désormais on les a approfondies avec le développement de la technique de la peinture.

**Comment cette évolution a-t-elle impacté votre narration artistique ?**

**Paul :** Il y a des sujets comme la série *Ice age*, qui représente des banquises avec des plagistes, qui était difficilement traitable en noir et blanc. Si on les avait représenté uniquement en noir et blanc, elles auraient perdu tout leur impact visuel, elles n'auraient presque pas été identifiables. Ce qui fonctionne dans cette série, c'est justement l'opposition entre la beauté paradisiaque des banquises, avec leurs nuances de turquoise éclatantes, et la présence incongrue des plagistes. C'est ce contraste qui fait toute la force du message.

**Simon :** Finalement, c'est comme la sculpture : il y a des sujets qui prennent tout leur sens en trois dimensions et qui perdent leur force en dessin ou en peinture. Chaque médium apporte son propre champ d'exploration et ouvre de nouvelles perspectives narratives et esthétiques.

**Votre travail joue souvent sur une double lecture : une première impression poétique ou ludique, qui cache**

**un message plus profond. Est-ce un équilibre que vous recherchez ?**

**Paul :** Ça arrive tout seul. À force de travailler, d'échanger, de peaufiner nos approches, on s'est rendu compte que notre langage visuel était souvent porté par l'absurde. On a une première lecture où on a quelque chose qui est assez beau et ensuite on arrive dans l'absurde qui donne tout le sens de la pièce. Quand on regarde de plus près la série *Still life*, traitée en clair-obscur, on comprend que ce qui est mis en avant, ce ne sont pas les fruits ou les objets, mais les étiquettes, la provenance et par conséquent leur empreinte carbone. L'art d'être engagé, c'est ce qui caractérise notre travail.

**Simon :** L'une des premières choses qu'on nous apprend aux Beaux-Arts, c'est que le sujet prime sur l'esthétique. L'enseignement repose sur l'idée qu'un bon concept doit passer avant tout, quitte à sacrifier l'aspect visuel. Sauf que cette approche nous a toujours frustrés. Trop souvent, l'art contemporain devient un discours intellectualisé qui s'explique plus par un texte d'accompagnement que par l'œuvre elle-même. Donc on cherche toujours une forme d'esthétique qui serait populaire. Le challenge est de trouver un juste milieu : une esthétique forte, accessible, avec du fond mais sans pathos.

Ci-dessus –  
*DUNG BEETLE*, acrylique,  
Festival Point de Vue,  
Bayonne (FR), 2020.  
© MURMURE

**Paul :** On ne fera jamais des œuvres décoratives, juste pour coller aux tendances ou parce que ça se vend bien, ni des œuvres frontales. Si on fait de l'art, il faut que ça ait du sens, que ça raconte quelque chose. Notre approche repose sur l'allusion et la poésie. L'impact est souvent plus fort quand il se révèle progressivement. On passe d'ailleurs énormément de temps à ajuster nos œuvres pour atteindre cet équilibre, sans être trop didactiques ni trop éducatifs.

#### Comment s'organise le travail à quatre mains ?

**Paul :** En général, j'arrive avec une idée et on y réfléchit chacun de notre côté, puis on revient l'un vers l'autre avec des versions améliorées. On échange jusqu'à ce qu'on tombe d'accord sur la meilleure manière de la concrétiser.

**Simon :** J'apporte des solutions techniques à ses idées ou des envies sur lesquelles on peut rebondir de manière créative. C'est un véritable ping-pong, où l'un lance une piste, l'autre rebondit dessus, et ensemble on la fait évoluer.

**Paul :** Une fois qu'on est alignés sur le sujet et sur la direction artistique, tout se fait à quatre mains. On dessine exactement de la même manière, on a une gestuelle et un langage graphique tellement similaires que personne ne peut voir la différence entre nos traits. Nous, on distingue quelques nuances, mais pour quelqu'un d'extérieur, nos dessins sont parfaitement homogènes. On peut même reprendre le travail de l'autre sans qu'il soit possible de dire qui a fait quoi.

#### Quand décidez-vous qu'une œuvre est achevée ?

**Simon :** On passe notre temps à reprendre et améliorer le travail de l'autre. L'un est rarement totalement satisfait du premier jet de l'autre, donc il y a toujours des retouches, des ajustements, jusqu'à ce que nous soyons tous les deux convaincus. Une pièce n'est jamais terminée tant qu'on ne l'a pas validée ensemble.

**Paul :** Le temps de réalisation varie énormément. Nous sommes plus rapides en dessin qu'en peinture, mais il y a souvent ce dernier détail qui peut prendre un temps fou. Parfois, on peut finir 99 % d'une œuvre en trois jours... et passer un mois entier à peaufiner le dernier pourcent.

#### Le motif du sac poubelle est devenu une signature dans votre travail. Est-ce une série que vous continuez à développer ?

**Paul :** Dans notre travail, une série ne s'arrête jamais vraiment. C'est un fil conducteur, un élément de langage qui nous permet d'explorer différents sujets. Le sac poubelle est un symbole fort de la société de consommation, et en tirant ce fil, on peut parler de la pollution des océans, de la faune et de la flore, de l'impact humain sur l'environnement, on peut brasser toute la chaîne alimentaire. C'est une matière qui nous permet d'aborder de nombreux enjeux, à travers des déclinaisons variées : des océans de sacs plastiques, des envolées d'oiseaux-sac poubelles...

#### Pour avoir ce rendu si réaliste, comment vous y prenez-vous ?

**Paul :** La photographie est une étape clé dans notre travail. Elle nous permet de tester des compositions, d'explorer de nouveaux points de vue et de capter

des éléments qu'on n'aurait pas forcément imaginés en dessinant directement. C'est un processus très organique : les idées évoluent pendant le shooting, des détails émergent. On se laisse toujours une marge de liberté pour intégrer des accidents heureux, des jeux de lumière ou de matière qui enrichissent l'image finale. Nos natures mortes, par exemple, sont le fruit d'un gros travail photographique. Si on vous montrait les photos de départ, elles pourraient presque être des œuvres en elles-mêmes. On réalise des prises de vue longues, en sculptant la lumière avec précision, en jouant sur des sources multiples, parfois avec des lanternes sur pied, pour obtenir un clair-obscur très maîtrisé. En fait, on applique à la photo une démarche presque picturale, comme un peintre classique travaillerait ses lumières et ses volumes.

**Simon :** La photo est un premier test technique, un moyen de valider une idée avant de la transposer en dessin. On mélange d'ailleurs différents outils selon les besoins : photographie, photomontage, mock-up numérique et aujourd'hui l'IA. Tout dépend du rendu qu'on cherche à obtenir et de la faisabilité. Pour réaliser le bousier on a utilisé des images trouvées sur le net, puis on a photographié une boule de déchets en studio avant de recomposer l'ensemble sous Photoshop.

#### Vous utilisez l'IA de quelle manière ?

**Simon :** Pour certaines œuvres, comme les banquises avec des personnages dessus, nous avions besoin de sources visuelles qui n'existent pas réellement. Plutôt que de partir en expédition en Antarctique, on a utilisé l'IA pour générer des glaciers en s'appuyant sur nos propres peintures. Ensuite, on a ajouté les personnages en mock-up et on ajuste l'ensemble en post-production. L'IA est très utile pour certaines tâches, mais elle a aussi ses limites. C'est un bon tournevis mais pas un robot automatisé. Cela vient combler des lacunes techniques qui, si elles devaient être résolues par des méthodes traditionnelles, demanderaient un déploiement de moyens considérables, que ce soit en temps, en argent ou en impact écologique.

#### Après le bronze, le plastique aggloméré recyclé vous expérimentez un nouveau médium, la céramique. Avez-vous travaillé avec un céramiste pour sortir votre revisite du crucifix ?

**Paul :** Ce qui me passionne avant tout ce n'est pas tant l'acte de fabrication en lui-même, mais plutôt l'idée, le processus créatif. Si c'est juste faire pour faire, ça ne m'intéresse pas forcément. Simon, lui, est différent.

**Simon :** C'est l'inverse. Ce qui m'intéresse, c'est le geste, la technique, les matières. L'apprentissage d'un savoir-faire me stimule autant que la création en elle-même. Du coup, ça faisait un moment qu'on voulait se lancer dans la sculpture en céramique. Plutôt que de faire appel à un céramiste, on a préféré apprendre par nous-mêmes. Ce n'est pas qu'on exclut de collaborer avec des artisans plus tard, mais on voulait acquérir cette expertise nous-mêmes d'abord. Ça nous permet d'avoir une vraie compréhension du matériau et de ses contraintes, et si, à l'avenir, on travaille avec quelqu'un, on saura dialoguer avec lui sur une base solide.

## MURMURE EN QUELQUES DATES

2006	Paul et Simon se rencontrent aux Beaux-Arts de Caen (FR)
2010	Murmure Street a un nom et commence à intervenir, principalement dans les rues de Caen mais également de Paris et d'autres villes de France
2012-17	Collages de dessins à l'échelle 1 sur les thèmes Musées Urbaines, L'Enfance de l'art et autres, en France et en Europe
2017	Premier solo show <i>L'Âge d'or</i> à la galerie Le Cabinet d'Amateur à Paris (FR)
2018	Exposition collective <i>Retour à la normale... Dessine-moi un mouton !</i> au Cabinet d'Amateur à Paris / Participation au <i>Nuart Festival</i> , Stavanger (NO)
2019	Participation au festival <i>V-ROX</i> , Vladivostok (RU) / Participation à <i>POW! WOW!</i> Rotterdam (NL)
2020	Exposition collective <i>Fine Line</i> à la galerie StolenSpace à Londres (GB) / Solo show <i>Garbage</i> à la galerie LJ, Paris (FR) / Réalisations de fresques pour les festivals <i>IPAFen Martinique</i> et <i>Points de vue</i> à Bayonne (FR)
2021	Ils font <i>Le M.U.R. Oberkampf</i> , Paris (FR) / Solo show <i>Anthropologic</i> à l'Avenue des Arts Gallery, Los Angeles (US)
2022	Nouvelle exposition personnelle, <i>Jusqu'ici tout va bien</i> à la Galerie LJ, Paris (FR) / Group show <i>Platinum</i> chez Stolen Space, Londres (GB)
2023	Direction Tokyo pour présenter <i>A La Manière Noire</i> à la Galerie Kawamatsu (JP) / Ils participent à l'édition écossaise de <i>Nuart</i> à Aberdeen / Exposition personnelle <i>Innocence</i> chez Exclusive Urban Art à Rome (IT)
2024	Solo show <i>Saturation</i> à la Galerie Municipale Robespierre, Grande-Synthe (FR) / Group show <i>Surreal</i> chez Vertical Gallery, Chicago (US) / Group show <i>4 Saisons</i> à la Mazel Galerie, Bruxelles (BE)
2025	Participation à <i>Urban Art Fair</i> , Mazel Galerie, Paris (FR) / Participation à la foire d'art d'Osaka (JP) / Exposition personnelle en octobre à la Galerie, Paris (FR)



**Il y a quelques années, vous vous définissiez comme des street artistes, sans forcément ressentir le besoin de vous revendiquer comme artistes contemporains. Est-ce toujours le cas ?**

**Simon :** On se considère toujours comme des street artistes, à la frontière de l'art contemporain. Mais comme je l'ai déjà mentionné, il y a des codes dans l'art contemporain qui ne nous intéressent pas du tout, et d'autres, au contraire, qu'on trouve passionnantes. C'est pareil pour le Street Art : il y a des choses qu'on adore et d'autres qu'on trouve d'une grande médiocrité.

**Paul :** Notre objectif est de rester entre ces deux mondes, sans jamais perdre de vue une approche populaire. C'est essentiel pour nous. Quand on colle dans la rue, on ne gagne pas d'argent avec ça, mais c'est un geste pour le public, pour l'espace commun. L'art populaire, dans le sens noble du terme, nous parle énormément. Les fresques monumentales, les musées à ciel ouvert, les œuvres accessibles à tous sont des démarches qui nous intéressent bien plus que celles qui s'enferment dans des cercles élitistes. Ce qui est dommage c'est qu'aujourd'hui la réalisation de grandes fresques soit aussi interdépendante de décisions politiques, de décisionnaires politiques qui n'y connaissent rien à l'art et qui finalement ont le dernier mot.

**Selon vous est-ce que le Street Art et le muralisme ont perdu leur capacité subversive ?**

**Simon :** Est-ce que le muralisme a déjà été fondamentalement subversif ? Pas forcément. Il y a bien eu des artistes engagés comme Obey, Ernest Pignon-Ernest, Banksy, mais ils ne sont pas si nombreux. Pendant longtemps, le Street Art ne généreraient pas d'argent, il était fait dans l'ombre, sans retour commercial. Aujourd'hui, on voit des artistes intégrer des foires de Street Art sans jamais avoir rien fait dans la rue, simplement parce qu'ils utilisent des codes visuels inspirés du graffiti.

**Paul :** Dès qu'un mouvement devient rentable et institutionnalisé, il perd une partie de son engagement originel, c'est inévitable. Mais ce n'est pas forcément

un problème. Il faut juste accepter qu'il existe plusieurs approches du Street Art. Le problème, ce n'est pas tant les étiquettes. Ce qui définit vraiment le Street Art, c'est le contexte. Un artiste peut utiliser la bombe sur une toile, ça ne fait pas automatiquement de lui un street artiste. Ce n'est pas la technique qui définit le mouvement, mais l'espace dans lequel il s'inscrit.

**C'est la question que vous voulez soulever avec l'affiche que vous avez réalisée pour la Urban Art Fair ?**

**Paul :** Nous sommes partis d'une idée qui nous semblait absurde mais révélatrice : aujourd'hui, un nettoyeur qui efface une œuvre d'Obey pourrait très bien porter un sweat de la marque Obey. Or, à la base, Shepard Fairey, son créateur, était un street artiste engagé, qui dénonçait notamment les dérives de la société de consommation. Pourtant, avec le temps, sa marque est devenue une référence mondiale du streetwear, au point d'être aujourd'hui plus influente que Carhartt. Celui qui porte ce sweat a-t-il conscience du paradoxe ? La question que nous posons, sans jugement de valeur est : où en est le Street Art aujourd'hui ? On adorerait avoir la réaction d'Obey. J'étais d'ailleurs agréablement surpris que Yannick Boesso ait le courage d'utiliser cette pièce pour sa foire.

**Pensez-vous que l'art peut réellement avoir un impact sur la perception des enjeux politiques et écologiques ?**

**Paul :** C'est une évidence. Et d'ailleurs, je ne parlerais pas seulement d'art, mais plus largement de culture. Aujourd'hui, c'est l'un des derniers espaces qui permet de faire réfléchir, de poser des questions, d'éviter à la France de devenir les Etats-Unis. C'est aussi une manière de rappeler à certains des réalités qu'ils n'ont pas forcément le temps de voir ou de penser au quotidien.

**Simon :** Quand on regarde ce qui se passe aujourd'hui avec le muralisme, on voit bien que tout est éminemment politique. Ce sont souvent des décisionnaires politiques qui choisissent quel artiste va peindre quel mur, dans quelle ville. Même au sein des festivals, il y a une forme de frilosité : beaucoup de municipalités préfèrent financer des œuvres décoratives, inoffensives. ■

Ci-dessus –  
*KEEP IT COOL*, acrylique,  
Vision Art Festival,  
Crans-Montana (CH), 2021.  
© VISION ART FESTIVAL

Page suivante –  
*PORTRAIT 01*, acrylique sur  
toile, 120 x 90 cm, 2021.  
© MURMURE



# MURMURE

**"Our social and political commitment is what defines our work."**

INTERVIEW / EMMANUELLE DREYFUS

## MURMURE TIMELINE

2006	Paul and Simon meet at the School of Fine Arts in Caen (FR)
2010	Murmure Street gets its name and starts creating work, mainly in the streets of Caen but also in Paris and other French cities
2012-17	Large-scale collages of life-sized drawings on themes such as urban muses, the infancy of art, and others, across France and Europe
2017	First solo show, <i>L'Âge d'or</i> , at the gallery Le Cabinet d'Amateur in Paris (FR)
2018	Group exhibition <i>Retour à la normale... Dessine-moi un mouton!</i> at Le Cabinet d'Amateur, Paris (FR) / Participation in <i>Nuart Festival</i> , Stavanger (NO)
2019	Participation in the festivals <i>V-ROX</i> in Vladivostok (RU) and <i>Pow! Pow!</i> Rotterdam (NL)
2020	Group exhibition <i>Fine Line</i> at StolenSpace Gallery, London (GB) / Solo show <i>Garb-age</i> at Galerie LJ, Paris (FR) / Large-scale murals for the festivals <i>IPAF</i> in Martinique and <i>Points de Vue</i> in Bayonne (FR)
2021	Creation of <i>Le M.U.R</i> Oberkampf mural in Paris (FR) / Solo show <i>Anthropologic</i> at Avenue des Arts Gallery, Los Angeles (US)
2022	New solo exhibition <i>Jusqu'ici tout va bien</i> at Galerie LJ, Paris (FR) / Group show <i>Platinum</i> at StolenSpace, London (GB)
2023	Exhibition <i>A La Manière Noire</i> at Galerie Kawamatsu, Tokyo (JP) / Participation in the Scottish edition of <i>Nuart</i> in Aberdeen / Solo show <i>Innocence</i> at Exclusive Urban Art, Rome (IT)
2024	Solo show <i>Saturation</i> at Galerie Municipale Robespierre, Grande-Synthe (FR) / Group show <i>Surreal</i> at Vertical Gallery, Chicago (US) / Group show <i>4 Saisons</i> at Mazel Galerie, Brussels (BE)
2025	Participation in the <i>Urban Art Fair</i> with Mazel Galerie, Paris (FR) and Osaka Art Fair (JP) / Upcoming solo exhibition in October at Galerie LJ, Paris (FR)

When Paul Ressencourt arrived at the School of Fine Arts in Caen, he had already discovered graffiti and activism. Simon Roché, however, had never engaged in Street Art but was an exceptionally skilled draughtsman, which immediately caught the attention of his future partner. They became inseparable from that moment on, striking the perfect balance to depict politically charged subjects with humour, poetry, and a touch of irony. From their first street collages to their debut exhibition in 2017 and now, creating the official poster for the 2025 *Urban Art Fair*, the duo has established their signature realistic yet ironic style. In April, they will release their first monograph with the publishing house Alternatives, highlighting their subtle approach to socially engaged art.

### **Murmure, the name of your duo, refers to a discreet low hum. Was that intentional?**

**Paul:** It was actually the name of my graduation project. The idea was to create a brand, and I wanted to open a communications agency. As I searched for a name, Murmure naturally came to mind because it conveys a lot of meaning in both art and communication. It means something that seeps in quietly, settles in gently, yet powerfully. When we eventually launched the communications agency – which still exists – we decided to keep the name because it perfectly reflected our approach to the public.

**Simon:** Our approach has always been about subtle suggestion rather than direct assertion. We want to tackle serious issues – whether sociological, ecological, or economic – in the most poetic way possible. The idea is to bring contrasts, a twist that grabs attention and springs reflection without being confrontational.

### **Your work has always revolved around drawing. Why did you choose black chalk?**

**Paul:** Black chalk was a natural evolution from traditional drawing. We quickly refined our technique, especially with the *Garb-age* series. Around that time, we experimented with mezzotint, a printmaking technique where you start with a black surface and reveal the light by polishing it. We adapted that principle to drawing, working through subtraction rather than addition. This created a highly realistic rendering, especially for plastic bags and draped fabrics.

**Simon:** Drawing is the common thread in our work. It is an essential and intrinsic dimension of our process. In the beginning, our goal was to create drawings and paste them in the urban space. Artists such as Ernest Pignon-Ernest and Pejac influenced us a lot. After many experiments, we realised that black chalk was the most

suitable technique for Street Art for two main reasons. First, it provided an intense black, which is crucial for the readability of the image and visual impact in outdoor settings. Second, it enabled a wide range of formats, particularly for large-scale prints.

### **Your works are becoming increasingly colourful. Why so?**

**Paul:** For a long time, we didn't have any financial pressure regarding our artistic work because we had the communications agency. We did what we wanted, never questioning whether it would sell. Then in 2017, everything changed when we started getting invited to exhibit. We had to rethink our approach – not just for the street but also for the art market. Suddenly, we had to consider things like creating smaller formats to appeal to collectors. Colour emerged naturally. One day, after finishing a mural, we decided to tint our black, like in the first *Garb-age* ocean pieces. Small touches of colour appeared, and over time, we continued this approach, as we developed our pictorial technique further.

### **How did this evolution affect your artistic narrative?**

**Paul:** Some themes, such as the *Ice age* series – representing beachgoers on icebergs – were difficult to convey in black and white. If we had only used monochrome, the icebergs would have lost their visual impact and become unrecognisable. The power of that series lies in the stark contrast between the idyllic beauty of the icebergs, with their striking turquoise hues, and the absurd presence of tourists lounging on them. The message is made stronger by this contrast.

**Simon:** In the end, it's similar to sculpture – some subjects only come to life in three dimensions and don't have as much impact in drawings or paintings. Each medium opens new narrative and aesthetic possibilities.



**There is often a double reading in your work: an initial poetic or playful impression hiding a deeper message. Is it a balance you consciously seek?**

**Paul:** It happens naturally. Over time, as we worked, talked, and refined our approach, we realised that our visual language was often driven by absurdity. The first reading is often visually appealing, but the second brings an absurd twist that gives the piece its meaning. Take our *Still life* series, for example, painted in chiaroscuro. On closer inspection, you realise that the subject matter isn't the fruit or items but their labels, their origins, and therefore, their carbon footprint. Our social and political commitment is what defines our work.

**Simon:** One of the first things we learned in art school was that concepts come before aesthetics. We learned that a good concept should take precedence, even at the expense of visual appeal. But that always frustrated us. Too often, contemporary art becomes an intellectual discourse relying more on an accompanying text than the artwork itself. So, we also look for a widely appealing aesthetic – striking, accessible, meaningful but not too heavy-handed.

**Paul:** We'll never create decorative pieces just to follow trends or because they sell well. But we also avoid being overly didactic. If we're making a piece, it has to mean something and tell a story. Our approach is based on subtle poetry – messages are more powerful when

they reveal themselves gradually. That's why we spend so much time fine-tuning each piece to strike the right balance – neither too obvious nor too diluted.

**Above –**  
*GÉNIE CIVIL*, acrylic on canvas,  
43 x 60 cm, 2022. © MURMURE

#### **How do you work as a duo?**

**Paul:** Usually, I come up with an idea, and we each think about it separately. Then we each come back with an improved version of it and talk it out until we agree on the best way to bring it to life.

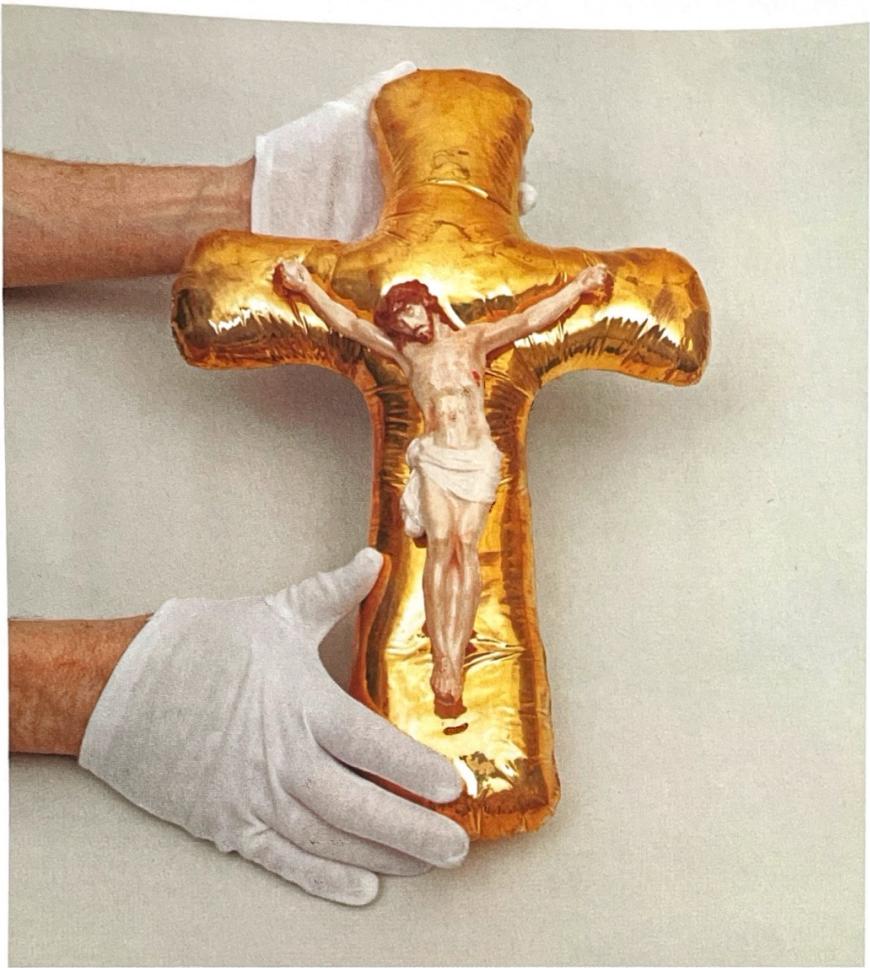
**Simon:** I bring technical solutions to Paul's ideas, as well as new creative directions to explore. It's a real back-and-forth process. One of us starts something, the other adds to it, and we develop it together.

**Paul:** Once we agree on the concept and artistic direction, we execute everything together. Our drawing styles are identical – we have such a similar graphic language and technique that no one can tell the difference. We do see some slight nuances, but for someone else, our drawings blend extremely smoothly. We can even continue each other's work perfectly seamlessly.

#### **How do you decide when a piece is finished?**

**Simon:** We're constantly refining and improving each other's work. One is rarely satisfied with the other's first draft, so we always make adjustments until we're both happy with it. A piece isn't done until we both sign off on it.

**Paul:** The production time varies greatly. We're faster at drawing than painting, but sometimes the last detail



**Above –**  
WORSHIP, glazed ceramic,  
49 x 34 x 10 cm, 2025.  
© MURMURE

**Following page, up –**  
ANARCHY, acrylic and spray  
paint, Nuart Festival, Aberdeen,  
Ecosse (GB), 2023.  
© BRIAN TALLMAN

**Following page, middle –**  
GARBAGE OCEAN 3, drawing  
in black stone and acrylic,  
60 x 80 cm, 2020.  
© MURMURE

**Following page, down –**  
JUSQU'ICI TOUT VA BIEN,  
acrylic on canvas, Paul et Simon  
painting, 132 x 285 cm, 2022.  
© MURMURE

can take forever. We might complete 99% of a piece in three days... and then spend a whole month perfecting the last 1%.

#### The garbage bag motif has become a signature of your work. Is that a series you plan to continue?

**Paul:** In our work, a series never really ends. It's a narrative thread that allows us to explore various topics. The garbage bag is a powerful symbol of consumer society. By following that thread, we can address ocean pollution, biodiversity, human impact on the environment, and the entire food chain. It allows us to tackle a wide spectrum of issues in various forms: from oceans of plastic bags to flocks of birds made from bin bags...

#### How do you achieve such a realistic rendering?

**Paul:** Photography is a key step in our work. It enables us to try compositions, explore new perspectives, and capture elements we wouldn't necessarily imagine if we were drawing directly. It's a very organic process – ideas evolve during the shoot and unexpected details emerge. We always leave room for happy accidents, plays on light, and textures that enrich the final image. Our still lifes, for example, are the result of extensive photographic work. If we showed you the original photos, they could almost stand as artworks in their own right. We take long exposure shots, sculpting the light precisely, using multiple light sources – sometimes with standing spotlights – to achieve a carefully controlled chiaroscuro effect. In a way, we approach photography

almost as a classical painter would, meticulously working with light and volume.

**Simon:** Photography is an initial technical experiment, a way to check an idea before translating it into a drawing. We also use a mix of different tools depending on the project – photography, photomontage, digital mock-ups, and now AI. It all depends on the final look we want to achieve and what's feasible. For the dung beetle piece, for instance, we used reference images from the Internet, then shot a ball of waste in the studio, and finally assembled everything in Photoshop.

#### How do you use AI in your work?

**Simon:** For some works, such as the ice floes with people on them, we needed visual references that didn't actually exist in real life. Rather than go on an expedition to Antarctica, we used AI to generate glaciers based on our own paintings. Then we added the figures as a montage and fine-tuned everything in post-production. AI is very useful for specific tasks, but it has its limits. It's a good screwdriver, but not an automated robot. It can fill in technical gaps that, if tackled with traditional methods, would require a massive investment in time, money, and resources – not to mention the environmental impact.

**After working with bronze and recycled compressed plastic, you are now experimenting with a new medium – ceramics. Did you collaborate with a ceramicist for your reinterpretation of the crucifix?**

**Paul:** What excites me most isn't the making itself, but the ideation – the creative process. If it's just about making something for the sake of it, I'm not necessarily interested. But Simon is different.

**Simon:** Exactly. For me, it's the opposite. I'm fascinated by the craft, the technique, the materials. Learning a new skill is just as stimulating as the creative process itself. We've been meaning to explore ceramic sculpture for a while. Instead of working with a ceramicist, we decided to learn the process ourselves. It's not that we are against collaborating with artisans in the future, we just wanted to first gain our own expertise. That way, we truly understand the material and its limitations, and if we do work with someone later on, we'll be able to have an informed dialogue.

**A few years ago, you identified as street artists without necessarily claiming the label of contemporary artists. Does that still hold true today?**

**Simon:** We still see ourselves as street artists, on the edge of contemporary art. But, as I've said before, there are aspects of the contemporary art world that don't interest us at all, and others that we find fascinating. It's the same with Street Art – some things we love, others we find completely lame.

**Paul:** Our goal is to remain between those two worlds while maintaining a strong connection to the public in general. That's essential to us. When we paste up work in the streets, there's no financial gain – it's about contributing to public space, engaging with people. We deeply believe in art that is truly accessible to everyone. Monumental murals, open-air museums, and art on free

access interest us far more than those places reserved to elite circles. The problem today is that creating large-scale murals is often tied to political issues – decisions made by people who know nothing about art but still have the final say.

#### **Do you think Street Art and muralism have lost their subversive power?**

**Simon:** Was muralism ever truly subversive? Not necessarily. Some artists such as Obey, Ernest Pignon-Ernest, and Banksy, have used it as a form of activism, but they're actually quite rare. For a long time, Street Art wasn't profitable. Artists did it out of sight, with no commercial return. Now, we see artists featured in Street Art fairs although they have never created anything in the streets, just because they use visual graffiti-inspired codes.

**Paul:** The moment a movement becomes financially viable and institutionalised, it inevitably loses some of its original subversive edge. But that's not necessarily a bad thing. You just have to accept that there are different approaches to Street Art. The real issue isn't about labels. What truly defines Street Art is context. An artist can use spray paint on a canvas, but that doesn't automatically make them a street artist. It's not the technique that defines the movement, but the space in which it is performed.

#### **Is that the question you wanted to raise with the poster you created for the *Urban Art Fair*?**

**Paul:** We started with an idea that seemed absurd but telling: today, a cleaner erasing an Obey artwork could very well be wearing an Obey-branded sweatshirt. Yet originally, Shepard Fairey, the brand's creator, was a politically engaged street artist who criticised the excesses of consumer society. Over time, though, his brand became a global streetwear icon, to the point where it's now more influential than Carhartt. Does the person wearing that sweatshirt even realise the paradox? The question we're asking, without passing judgment, is: where does Street Art stand today? We'd love to hear Obey's reaction. Honestly, I was pleasantly surprised that Yannick Boesso had the guts to feature this piece at the fair.

#### **Do you think art can genuinely impact how people perceive political and environmental issues?**

**Paul:** Absolutely. And I wouldn't just say art – I'd talk about culture more broadly. Today, culture is one of the last spaces where people can think critically, ask questions, and prevent France from becoming like the United States. It's also a way to remind people of certain realities they might not have the time or the opportunity to consider in their daily lives.

**Simon:** When you look at what's happening with muralism today, it's clear that everything is deeply political. More often than not, it's politicians who decide which artist paints which wall, and in which city. Even within festivals, there's a certain level of caution. Many municipalities prefer to fund decorative, harmless works rather than pieces that might provoke or challenge the status quo. ■

